

meur, adressa à la nouvelle venue une froide inclination de tête et sortit.

— Ah ! ma présence chasse M. de Livry, à ce qu'il paraît ? dit celle-ci sans se déconcerter.

— Mon Dieu non, répondit Pauline en rougissant ; c'est sans doute qu'il va s'occuper à sa toilette.

— Tu le crois ? A la bonne heure. Eh bien, je viens justement, moi, te consulter sur la mienne.

— Mais, ma chère Fanny, quelle qu'elle puisse être, tu seras toujours bien. Songe donc que nous sommes ici en province. D'ailleurs, j'aurai soin de prévenir toutes nos dames que tu n'es à Toulouse que pour quelques instants, et que ton intention est de retourner bientôt à Paris, n'est-ce pas ?

— Et tu aurais tort.

— Qu'entends-je !

— Oui, ma chère, je me suis déjà familiarisé avec l'idée d'habiter Toulouse. C'est une fort belle ville, et ce ne doit pas être un séjour trop désagréable quand on peut y jouer un rôle. Je puis d'un moment à l'autre y trouver à me marier....

— Eh ! quoi tu songes sérieusement....

— Que veux-tu, Pauline, ton exemple m'a séduite, et depuis hier je ne rêve qu'hyménée. J'ai déjà quelqu'un en vue, un jeune homme de cette ville que j'ai rencontré aux Eaux et qui était fou de moi. Il m'ennuyait un peu, mais n'importe ! Il a quelque fortune, à ce qu'il paraît ; moi, je n'en manque pas. Nous achèterons dans les environs un château où je vivrai comme une princesse. Et quel bonheur d'être voisins, de se voir souvent, tous les jours ! Quant à mon prétendu, c'est un bon enfant, un très bon enfant, un peu ridicule, c'est vrai ; mais je lui ferai couper les cheveux, qu'il porte trop longs ; je lui donnerai le tailleur de ce pauvre M. de Melcourt ; alors il fera un mari comme un autre, meilleur qu'un autre, et je suis sûre qu'il me rendra parfaitement heureuse.

— Mais la famille de ce jeune homme consentira-t-elle à ce mariage ?

— La famille de M. de Livry a bien consenti au tien.

Pauline baissa les yeux en rougissant ; Mme de Melcourt ajouta d'un ton superbe.

— Parce que j'ai chanté les *Gavaudan* ? Eh bien, mais, j'allais épouser lord Falmouth lorsqu'il est parti pour l'Inde, et maintenant je serais païresse en Angleterre et j'irais à la cour avec une voiture à blason et des laquais poudrés. Laure (tu te rappelles bien Laure qui n'avait qu'un mauvais contrat et qui faussait toutes les fois qu'elle passait le sol), maintenant, elle est marquise ; Alida est comtesse ; Céline est am-

basadrice ! Eh bien, leur élévation ne leur a point tourné la tête ; elles ont continué à me voir, elles sont toujours les mêmes ; point d'affectation, point de fierté ; elles sont pourtant aussi grandes dames que toi, aussi riches, aussi heureuses.

— Aussi heureuses ! murmura Pauline en hochant la tête ; je n'ai pas de peine à le croire.

— Est-ce que tu ne le serais pas ? Oh ! mon Dieu, pauvre Pauline, qu'on me dis-tu là ? voyons....

— Je dis que si c'est dans l'espérance d'une félicité pareille à la mienne que tu veux rester à Toulouse, tu feras bien de renoncer à ce projet.

— Oh ! je vois ce que tu redoutes.... les indiscretions, les découvertes... Qui serait donc assez lâche pour troubler le repos de M. de Livry, en lui apprenant....

— M. de Livry n'a plus rien à apprendre.

— Tu lui as avoué....

— Tout.

— Après ton mariage ?

— Avant, avant !

— Et malgré cela....

— Oui, malgré cela, malgré mes refus (car Dieu m'est témoin que je ne voulais pas consentir à ce mariage), M. de Livry est devenu l'époux de.... J'avais eu des forces contre mon amour : je n'en eus pas contre le sien. Oh ! quand je vis que cet amour résistait aux aveux les plus humiliants, les plus cruels qu'une femme puisse faire à celui qu'elle aime, je sentis bien qu'il fallait céder. Mais vois-tu, Fanny, sans ma qualité de mère, qui me forçait à me respecter, je n'aurais jamais été sa femme, j'aurais plutôt.... oui, j'aurais été sa maîtresse !

— Malheureuse Pauline !

— C'était consommer ma perte, je le sais bien, mais c'était le sauver, lui.

— Ah ! maintenant je comprends tes chagrins. Cette grande passion s'est refroidie, et l'amant épressé est devenu un mari ; enfin un vrai mari. On ne peut rien dire de plus fort.

— Détrompe-toi, Fanny ; Ferdinand m'aime comme au premier jour, Ferdinand est toujours pour moi le meilleur, le plus noble des hommes. J'aurais une sœur bien aimée. J'aurais une fille chère, je ne demanderais pour elle qu'un mari comme Ferdinand. Non ce n'est pas son inconstance ou sa froideur qui me rend malheureuse ; je souffre parce que je le vois souffrir. Comme mon honneur est devenu le sien, je tremble à chaque instant que notre secret ne soit découvert. Le mot le plus innocent lui paraît une insulte. Si je parle à un homme qu'il ne connaît pas, il est au supplice, car cet homme peut avoir connu ma position avant que je le connusse, lui ! Il ne dit rien, car il est juste